

La personne bilingue et biculturelle dans le monde des entendants et des sourds

François Grosjean

Volume 6, numéro 1, printemps 1993

La surdité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301197ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301197ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grosjean, F. (1993). La personne bilingue et biculturelle dans le monde des entendants et des sourds. *Nouvelles pratiques sociales*, 6(1), 69–82.
<https://doi.org/10.7202/301197ar>

Résumé de l'article

Si l'on définit le bilingue comme une personne qui se sert de deux ou de plusieurs langues (ou dialectes) dans la vie de tous les jours, alors la plupart des sourds, qui font régulièrement usage de la langue des signes et de la langue majoritaire (dans sa forme écrite, par exemple), sont bilingues. Les sourds bilingues partagent de nombreuses ressemblances avec les entendants bilingues (diversité, la perception qu'ils ont de leur propre bilinguisme, l'usage de divers modes de communication, etc.), mais ils possèdent aussi leurs propres spécificités (le manque de reconnaissance de leur statut de bilingue, le maintien de leurs deux langues, le niveau atteint dans certaines compétences linguistiques, etc.). En ce qui concerne la personne biculturelle, définie comme étant celle qui participe à la vie de deux ou plusieurs cultures, qui s'adapte à l'une et à l'autre, et qui combine et synthétise certains traits de chacune d'elles, il semble évident que de nombreux sourds sont également biculturels. Dans cet article, nous décrivons le bilinguisme et le biculturalisme des personnes sourdes et indiquerons quelques implications qui en découlent au plan de l'éducation des enfants sourds.

❖ La personne bilingue et biculturelle dans le monde des entendants et des sourds¹

François GROSJEAN
*Laboratoire de traitement du langage et de la parole
Université de Neuchâtel, Suisse*

Si l'on définit le bilingue comme une personne qui se sert de deux ou de plusieurs langues (ou dialectes) dans la vie de tous les jours, alors la plupart des sourds, qui font régulièrement usage de la langue des signes et de la langue majoritaire (dans sa forme écrite, par exemple), sont bilingues. Les sourds bilingues partagent de nombreuses ressemblances avec les entendants bilingues (leur diversité, la perception qu'ils ont de leur propre bilinguisme, l'usage de divers modes de communication, etc.), mais ils possèdent aussi leurs propres spécificités (le manque de reconnaissance de leur statut de

1. Cet article a été présenté à la IV^e Conférence internationale sur les aspects théoriques dans la recherche sur la langue des signes, à San Diego (Californie), en août 1992, et publié dans *Sign Language Studies*, 70, 1992. L'auteur tient à remercier M^{me} Jacqueline Gremaud-Brandhorst pour sa traduction en français ainsi que le professeur William Stokoe pour l'autorisation de faire paraître l'article ailleurs. Ses remerciements sont également adressés aux personnes suivantes pour leur aide et leurs remarques pertinentes à diverses étapes de la préparation de l'article: Robbin Battison, Penny Boyes-Braem, Christina Edenas-Battison, Nancy Frisberg, Lysiane Grosjean, Harlan Lane, Dominique Mallery-Ruganis, Corinne Tschumi et Lla Parasnis.

bilingue, le maintien de leurs deux langues, le niveau atteint dans certaines compétences linguistiques, etc.). En ce qui concerne la personne biculturelle, définie comme étant celle qui participe à la vie de deux ou plusieurs cultures, qui s'adapte à l'une et à l'autre, et qui combine et synthétise certains traits de chacune d'elles, il semble évident que de nombreux sourds sont également biculturels. Dans cet article, nous décrirons le bilinguisme et le biculturalisme des personnes sourdes et indiquerons quelques implications qui en découlent au plan de l'éducation des enfants sourds.

INTRODUCTION

Bien que la moitié de la population mondiale au moins se serve de deux ou de plusieurs langues dans la vie de tous les jours, de nombreuses idées erronées sont encore répandues au sujet du bilinguisme.

Quant au biculturalisme, c'est un concept qui figure de plus en plus souvent dans la littérature, mais qui est rarement défini de façon claire. Le but de cet article est de décrire succinctement ces deux domaines et de les examiner en fonction des personnes sourdes. En première partie, nous évoquerons certains phénomènes se rapportant au bilinguisme, et nous verrons dans quelle mesure ils sont pertinents au sourd bilingue. Dans la deuxième partie, nous présenterons une description de la personne biculturelle, d'abord en termes généraux, puis par rapport aux personnes sourdes.   la fin de chaque partie, nous présenterons quelques implications qui découlent de ces observations dans l'éducation bilingue et biculturelle des enfants sourds.

LA PERSONNE BILINGUE

Description

Bien que certains chercheurs définissent le bilingue comme étant celui qui possède une maîtrise parfaite de deux (ou plusieurs) langues, la plupart d'entre eux sont d'avis que cette définition n'est pas réaliste (Baetens-Beardsmore, 1986 ; Grosjean, 1982, 1984 ; Hakuta, 1986 ; Haugen, 1969 ; Romaine, 1989). Si l'on devait considérer comme bilingues uniquement les personnes qui passent pour être monolingues dans chacune de leurs langues, nous ne pourrions classer un grand nombre d'individus qui utilisent régulièrement deux ou plusieurs langues dans leur vie quotidienne sans toutefois posséder parfaitement l'ensemble des compétences linguistiques dans chacune de celles-ci. Ce constat a amené les chercheurs à proposer de nouvelles définitions du bilinguisme, telles que la capacité de produire des énoncés significatifs dans deux (ou plusieurs) langues, la maîtrise d'au moins une compétence linguistique (lire, écrire, parler, écouter) dans une autre langue, l'usage alterné de

plusieurs langues, etc. Dans le cadre de cet article, nous entendrons par bilingues les personnes qui se servent de deux ou plusieurs langues (ou dialectes) dans la vie de tous les jours. Ceci englobe les personnes qui ont une compétence de l'oral dans une langue et une compétence de l'écrit dans une autre (une situation comparable à celle des sourds qui utilisent la langue des signes et qui lisent ou écrivent dans l'autre langue), les personnes qui parlent deux langues avec un degré de compétence différent dans chacune d'elles (et qui ne savent ni lire ni écrire dans l'une ou l'autre), ainsi que, bien entendu, les personnes qui possèdent une maîtrise parfaite de deux (ou plusieurs) langues.

Les bilingues acquièrent et utilisent leurs langues pour effectuer différentes tâches, dans divers domaines, avec différentes personnes. C'est précisément à cause de la diversité des besoins de chaque langue que les bilingues ne développent que rarement une maîtrise égale dans chacune d'elles. Le niveau de maîtrise atteint dans une langue (ou plutôt dans une compétence linguistique particulière) dépend essentiellement de la nécessité d'y recourir et des domaines d'usage spécifiques. Il est donc tout à fait normal de rencontrer des bilingues qui ne savent que lire et écrire une de leurs langues, qui possèdent une compétence orale réduite dans une langue dont ils ne se servent qu'avec un petit nombre d'interlocuteurs, ou qui ne savent discuter d'un sujet particulier que dans l'une de leurs langues.

Le fait qu'on ait trop longtemps ignoré que les bilingues utilisent leurs langues avec différentes personnes et dans des situations différentes a rendu difficile une représentation claire des bilingues. En effet, les compétences linguistiques des bilingues ont toujours été évaluées en fonction de normes monolingues, et les études sur le bilinguisme ont principalement porté sur les langues du bilingue prises séparément. Une des conséquences pour de nombreux bilingues, qui ont presque toujours été décrits et évalués en fonction de leur maîtrise et de leur équilibre dans chacune des deux langues, est qu'ils jugent leurs compétences linguistiques inadéquates.

Actuellement, les chercheurs commencent à considérer le bilingue non pas comme la somme de deux (ou plusieurs) monolingues complets ou incomplets, mais comme un locuteur spécifique, ayant atteint une compétence communicative égale à celle du monolingue, bien que de nature différente. Cette compétence lui permet d'utiliser une langue (L_x), ou l'autre (L_y) ou les deux à la fois (sous forme de *code-switchs* ou d'emprunts) selon la situation de conversation, l'interlocuteur, etc. Cette nouvelle approche du bilinguisme a eu pour conséquence, entre autres, un regain d'intérêt pour la procédure à utiliser dans l'évaluation des compétences du bilingue. On s'intéresse maintenant au répertoire linguistique intégral des bilingues, en tenant compte des domaines et des fonctions de ses langues, utilisées séparément dans certains contextes et ensemble dans d'autres.

Le comportement linguistique de la personne bilingue

Un des aspects les plus intéressants du bilinguisme est le fait que deux (ou plusieurs) langues soient en contact chez un même individu. Ce phénomène, qui a fait l'objet de nombreuses recherches, se comprend mieux si l'on examine les divers modes de communication du bilingue. Dans la vie quotidienne, les bilingues se placent à des points différents le long d'un continuum de situations qui exigent des modes langagiers différents.   un pôle du continuum, on trouve le bilingue dans un mode entièrement monolingue, où il doit parler (ou écrire)   des monolingues de Lx ou Ly.   l'autre p le, le bilingue se situe dans un mode de communication bilingue ; il communique avec d'autres bilingues qui partagent les mêmes langues que lui et il se sert de l'une ou l'autre langue, ou des deux à la fois, selon les besoins du moment. Par convention, lorsque nous parlerons des modes de communications monolingues ou bilingues, nous ferons référence aux deux pôles du continuum, mais il est bon de se rappeler que ceux-ci sont des cas extrêmes et qu'il existe des modes intermédiaires.

Le mode de communication monolingue

Dans ce mode, les bilingues optent pour la langue de l'interlocuteur monolingue et désactivent autant que possible leur(s) autre(s) langue(s). Les personnes qui réussissent complètement et qui, de plus, parlent parfaitement et sans accent la langue de l'interlocuteur, sont souvent perçues comme monolingues dans cette langue. Bien que de tels cas soient relativement rares, ce sont justement ceux-là qui ont amené les observateurs à penser que les bilingues étaient (ou devraient être) deux monolingues en une seule personne. En réalité, la désactivation de l'autre langue est rarement totale, et ceci se remarque par les interférences que produisent les bilingues. Une interférence est une déviation particulière du locuteur dans la langue de l'énoncé, due à l'influence de la langue désactivée. Les interférences peuvent se situer à tous les niveaux linguistiques (phonologique, syntaxique, sémantique, pragmatique) et dans toutes les modalités (oral, écrit ou signes). Nous pouvons cependant en distinguer deux grands types : les interférences statiques, qui reflètent des traces permanentes d'une langue dans une autre, et les interférences dynamiques, qui sont des intrusions éphémères de l'autre langue. De plus, si l'une des langues n'est pas totalement maîtrisée, on remarquera également des déviations dues à l'interlangue (souvent appelées déviations intralinguistiques). Parmi celles-ci, on peut citer les surg n ralisations, les simplifications, de même que les hypercorrections et l'évitement de certains mots (ou signes) et expressions. Notons que les interférences et les déviations intralinguistiques, quoique parfois assez évidentes (l'accent étranger, par exemple), ne nuisent généralement pas au bon déroulement de la communication.

Le mode de communication bilingue

Les bilingues communiquent souvent entre eux dans ce mode. Ils choisissent d'abord une langue de base (aussi appelée langue « réceptrice ») qu'ils vont utiliser ensemble. Cette étape est connue sous le nom de « choix de langue », et un certain nombre de facteurs la régissent : les interlocuteurs impliqués, la situation dans laquelle a lieu l'échange, le contenu du discours et la fonction de l'interaction. Bien que le choix de langue soit un comportement parfaitement maîtrisé, c'est aussi un phénomène fort complexe qui ne se révèle comme tel que lorsqu'il échoue.

Une fois la langue de base choisie, les bilingues peuvent faire appel à l'autre langue (la langue « invitée » ou « enchâssée ») de diverses manières. L'une d'elles est le *code-switching*, où le locuteur passe complètement à l'autre langue pour en utiliser un mot, un syntagme, une phrase. Ces dernières années, le *code-switching* a attiré l'attention de nombreux chercheurs. Les sociolinguistes, par exemple, se sont penchés sur la question de savoir quand et pourquoi il y a alternance dans un contexte social donné, et les linguistes ont étudié la nature des *code-switches* effectués (le mot isolé, le syntagme, la proposition, la phrase, etc.) et les contraintes linguistiques qui les régissent. Bien qu'il existe encore de nombreuses controverses au sujet de ce dernier aspect, il est maintenant admis que le *code-switching* n'est pas un simple comportement fortuit, issu d'une quelconque forme de « semilinguisme », mais que, bien au contraire, il s'agit d'une stratégie communicative, soumise à des règles, et qui transmet des informations à la fois linguistiques et sociales.

Une autre approche que les bilingues utilisent pour introduire la langue la moins activée en mode de communication bilingue est l'emprunt de mots ou d'expressions courtes avec adaptation morphologique (et souvent phonologique) à la langue de base (Lx). Ainsi, contrairement au *code-switching* qui est une juxtaposition de deux langues, l'emprunt est l'intégration d'éléments d'une langue dans l'autre. En général, l'emprunt concerne à la fois la forme et le contenu d'un mot, mais un autre genre d'emprunt, appelé *loanshift*, consiste à prendre un mot de Lx et d'étendre son sens afin de le faire correspondre à celui d'un mot en Ly, ou alors à réarranger l'ordre des mots en Lx d'après l'ordre en Ly et ainsi créer une nouvelle expression. En général, il est important de distinguer les emprunts spontanés (produits par le locuteur bilingue dans son discours) et les emprunts de langue (ou emprunts établis), à savoir les mots d'origine étrangère qui font maintenant partie intégrante du vocabulaire de la langue et que les monolingues utilisent également.

Le sourd bilingue

Le bilinguisme des sourds demeure un sujet encore mal compris, malgré le fait que la plupart des sourds soient bilingues². Le bilinguisme que l'on observe dans la communauté des sourds est un bilinguisme de minorité où les membres de la communauté acquièrent et utilisent à la fois la langue minoritaire (langue des signes) et la langue majoritaire dans sa forme écrite et quelquefois dans sa forme orale, voire dans sa forme signée. Si l'on reprend la définition du bilinguisme présentée ci-dessus (l'utilisation de deux ou plusieurs langues dans la vie de tous les jours), la majorité des sourds qui se servent quotidiennement de la langue des signes et de la langue majoritaire (dans sa forme écrite, par exemple) sont bel et bien bilingues. (Nous utiliserons dans cet article les intitulés « langue des signes » et « langue majoritaire » afin de ne pas nous limiter au cas d'une paire de langues, par exemple, l'ASL et l'anglais, la LSF et le français, etc.) Le bilinguisme des sourds peut également faire référence à une connaissance et un usage de deux langues des signes différentes, mais cette forme de bilinguisme est moins fréquente et a suscité moins d'études.

Les bilingues sourds et entendants partagent de nombreuses caractéristiques. Premièrement, il existe une grande diversité chez les sourds bilingues. Chacun d'eux développe des compétences dans ses langues (langue des signes et langue majoritaire) qui varient en fonction de plusieurs critères : le degré de la surdité, la(les) langue(s) de l'enfance, l'éducation, le travail, les réseaux sociaux, etc. En cela, les sourds bilingues ne sont pas différents des entendants bilingues qui varient aussi entre eux à la fois au niveau des connaissances et de l'utilisation de leurs langues. Deuxième similitude, la plupart des sourds bilingues ne se considèrent pas comme bilingues. On rencontre dans certaines communautés de sourds des personnes qui ne se rendent pas compte que la langue des signes est différente de la langue majoritaire, et généralement, de nombreux sourds ne pensent pas être bilingues parce qu'ils ne maîtrisent pas parfaitement l'ensemble des compétences linguistiques dans la langue majoritaire (ou quelquefois, dans la langue des signes). Ceci est un phénomène très répandu et bien connu chez les bilingues sourds ou entendants, qui ont tendance à juger leurs compétences comme étant inadéquates. Certains critiquent leur maîtrise langagière en général, d'autres s'efforcent autant que possible de se conformer aux normes monolingues, d'autres encore dissimulent leurs connaissances de la langue « la plus faible » et ne se considèrent pas comme bilingues bien qu'ils se servent

2.   ce sujet, voir entre autres, BATTISON, 1978; BERNSTEIN, MAXWELL et MATTHEWS, 1985; BOUVET, 1982; FRISHBERG, 1984; GROSJEAN, 1986; KANNAPEL, 1974; KETRICK et HATFIELD, 1986; LEE, 1983; LUCAS, 1989; LUCAS et VALLI, 1992; STOKOE, 1969; VOLTERRA et ERTING, 1990.

régulièrement de deux (ou plusieurs) langues. Troisième similitude, le sourd bilingue, tout comme son homologue entendant, se déplace régulièrement le long du continuum des modes de communication. Lorsqu'il communique avec des monolingues, il se limite à un seul code et se trouve ainsi dans un mode monolingue. Il désactive donc l'autre langue et s'efforce de rester à l'intérieur de la langue utilisée (la langue des signes de la communauté, la langue écrite de la majorité, etc.). À d'autres moments, le sourd bilingue se trouve en mode de communication bilingue, c'est-à-dire qu'il communique avec d'autres bilingues qui partagent les mêmes langues que lui – la langue des signes et la langue majoritaire – et avec qui il peut combiner les deux. C'est généralement en fonction de facteurs tels que la connaissance des deux langues, l'interlocuteur, la situation, le sujet de conversation, la fonction de l'interaction, etc., que les interlocuteurs sourds choisissent la langue de base ; celle-ci sera, en principe, une forme de langue des signes (la langue des signes de la communauté ou parfois la langue de la majorité signée). Puis, selon les divers besoins du moment, ils introduisent l'autre langue sous forme de *code-switchs* ou d'emprunts, en recourant à des signes, à la dactylologie, à des mouvements des lèvres avec ou sans production sonore, etc. Le résultat a récemment reçu l'appellation de langue des signes de contact (Lucas et Valli, 1992).

Bien que le bilinguisme des sourds partage de nombreux traits avec celui des entendants, certains restent spécifiques à la communauté des sourds. Premièrement, jusqu'à ces dernières années, le statut bilingue des sourds n'a pas vraiment été reconnu. On a encore trop tendance à considérer les sourds comme des monolingues de la langue majoritaire, alors qu'en fait, la plupart sont bilingues. Deuxièmement, les sourds bilingues, à cause de leur spécificité, demeurent bilingues toute leur vie et d'une génération à l'autre. Ceci est rarement le cas dans d'autres groupes minoritaires où les bilingues, avec les années, évoluent souvent vers une forme de monolinguisme (dans la langue majoritaire, minoritaire ou dans une autre forme de langage). Troisièmement, et toujours en relation avec la surdité, certaines compétences linguistiques dans la langue majoritaire chez les sourds (surtout la production et la perception orale) peuvent ne jamais être totalement acquises (ce qui n'exclut en rien une maîtrise parfaite de l'écriture et de la lecture). Quatrièmement, bien qu'ils se déplacent le long du continuum des modes de communication, les sourds bilingues se retrouvent rarement au pôle monolingue lorsqu'ils utilisent la langue des signes. Par conséquent, à moins de communiquer avec un locuteur monolingue de la langue majoritaire (via la modalité de l'écrit, par exemple), ils seront le plus souvent avec d'autres bilingues, et donc dans un mode de communication bilingue. Cinquièmement, les connaissances linguistiques et les schémas d'utilisation des langues semblent être quelque peu différents, et probablement plus complexes, que chez les bilingues entendants. Quand un sourd bilingue utilise la langue des signes avec un interlocuteur, une forme de

langue orale signée avec un autre, un mélange des deux avec un troisième, une forme de communication simultanée (signes et parole) avec un quatrième, etc., les divers comportements résultent d'un certain nombre de facteurs complexes :

1. Les connaissances effectives du bilingue dans la langue majoritaire et la langue des signes (règles linguistiques, connaissances lexicales, etc.).
2. Les modalités de production : manuelle (signes, dactylogogie), orale (parole, mouvement des lèvres avec ou sans production sonore), écrite, etc. Certaines de ces modalités sont plus appropriées pour l'une des langues (parole et écriture pour la langue majoritaire), mais d'autres, telle la modalité signée, peuvent servir pour l'une ou l'autre langue, jusqu'à un certain degré du moins. Il est d'ailleurs particulièrement intéressant de voir comment ces modalités se combinent au cours d'interactions.
3. La présence de l'autre langue dans le mode de communication bilingue. Dans ce cas, soit une langue est choisie comme langue de base et l'autre est sollicitée à divers moments, soit un troisième système de communication apparaît, combinant les deux langues (ce que Lucas et Valli (1992) appellent « langue des signes de contact »). Dans les deux cas, les codes peuvent s'alterner de manière séquentielle (*code-switching*) ou simultanée (signes et mouvements des lèvres), et faire appel à différentes modalités (Frishberg, 1984).

Implications pour une éducation bilingue et biculturelle

Un certain nombre d'implications découlent de ce que nous pouvons remarquer à propos du bilinguisme des sourds. Tout d'abord, il est essentiel de poursuivre l'étude de ce type de bilinguisme (son développement, ses diverses facettes, etc.) et d'en informer parents et éducateurs. Trop de stéréotypes au sujet du bilinguisme persistent encore, que ce soit entre deux langues majoritaires ou entre une langue des signes et une langue majoritaire. Ensuite, il est important que les sourds soient conscients de leur bilinguisme, qu'ils acceptent cet état de fait et qu'ils en soient fiers. Ils ne sont pas la somme de deux monolingues complets ou incomplets, mais un tout avec une compétence communicative unique. Finalement, il est crucial que les enfants sourds reçoivent une éducation bilingue – avec la langue des signes comme langue première et la langue majoritaire (surtout dans sa modalité écrite) comme langue seconde. Cela représente évidemment un défi pour les parents, les éducateurs et les membres des communautés linguistiques concernées. N an-

moins, ce qui est certain, c'est que les enfants sourds doivent apprendre, entre autres, qu'il existe différentes langues et modes de communication, et qu'ils doivent savoir s'en servir en fonction de la situation et des interlocuteurs. Pour atteindre cette compétence, ils doivent être mis en contact avec diverses personnes (membres de la famille, amis, enseignants, etc.) avec qui ils utilisent l'une ou l'autre langue ainsi que divers modes de communication : la langue des signes dans son mode monolingue avec certains sourds (ce qui est assez rare), la langue des signes dans son mode bilingue avec d'autres membres de la communauté et avec des entendants sachant signer, et la langue majoritaire dans son mode monolingue avec la plupart des membres de la majorité entendante. Il est important de leur offrir des modèles pour chaque langue et chaque mode de communication, afin qu'ils développent un besoin dans chacun. Il est maintenant clairement attesté que les enfants ne deviennent bilingues fonctionnels que s'ils en ressentent la nécessité, c'est-à-dire si leur vie exige l'utilisation de deux (ou plusieurs) langues et modes de communication.

LA PERSONNE BICULTURELLE

Description

Bien que le terme « biculturel » apparaisse presque aussi souvent que le mot « bilingue » (dans le titre de programmes pédagogiques, dans des lois étatiques, sur des couvertures de livres, etc.), le biculturalisme est un domaine nettement moins connu que le bilinguisme. Et pourtant, de nombreuses personnes sont biculturelles, et nombre des « avantages » et « inconvénients » du bilinguisme sont en fait rattachés au biculturalisme plutôt qu'au bilinguisme lui-même. À ce stade, il serait bon de rappeler que le bilinguisme et le biculturalisme ne sont pas nécessairement liés. De nombreuses personnes sont bilingues sans être biculturelles (les membres de communautés diglossiques, les habitants de pays ayant des lingua francas, etc.) et, inversement, certaines personnes sont biculturelles sans être bilingues (les membres d'une culture minoritaire qui ne savent plus la langue minoritaire mais qui ont gardé d'autres aspects de cette culture, par exemple). Avant de tenter une définition de l'individu biculturel, il est essentiel de comprendre le terme « culture ». Dans notre perspective, la culture reflète toutes les facettes de la vie d'un groupe d'individus : son organisation, ses règles, ses comportements, ses croyances, ses valeurs, ses traditions, etc. En tant qu'êtres humains, nous appartenons à un certain nombre de cultures (ou de réseaux culturels) : des cultures majeures (nationales, linguistiques, sociales, religieuses, etc.) et des cultures mineures (travail, sport, loisirs, etc.). Il est intéressant de remarquer que certaines cultures sont complémentaires ; on peut faire partie de plusieurs

ou de toutes en même temps alors que d'autres sont mutuellement exclusives : appartenir à l'une et l'autre est inacceptable et engendre des problèmes. Ainsi, pendant la Deuxième Guerre mondiale, il était pratiquement impossible d'être à la fois Japonais et Américain aux États-Unis, de même qu'actuellement il est très difficile d'être à la fois Serbe et Croate en Bosnie. Dans ce qui suit, nous soulèverons le cas d'individus appartenant à deux cultures majeures (et souvent mutuellement exclusives).

Les biculturels se caractérisent par au moins trois traits distinctifs : ils participent à la vie de deux ou plusieurs cultures, ils s'adaptent, du moins en partie, à ces cultures (au plan des attitudes, comportements, valeurs, etc.) et ils combinent et synthétisent certains traits de chacune d'elles. Ce dernier point est important, car cela signifie que certains comportements, certaines croyances et attitudes ne peuvent que difficilement être modifiés selon la situation culturelle dans laquelle se trouve la personne biculturelle. À titre d'exemple, le biculturel français-allemand synthétise des aspects des deux cultures, française et allemande, et de ce fait ne peut pas, malgré tous ses efforts, être Français à cent pour cent en France, ni Allemand à cent pour cent en Allemagne. Ceci constitue une différence entre le bilinguisme et le biculturalisme : généralement, les bilingues peuvent désactiver une de leurs langues et utiliser seulement l'autre dans certaines situations (en grande partie, du moins), alors que les biculturels ne peuvent pas toujours désactiver certains traits de leur autre culture lorsqu'ils sont dans un environnement monoculturel. D'autres critères proposés pour définir l'individu biculturel, à savoir le fait d'accepter son statut de biculturel, d'avoir une bonne compréhension d'une seconde culture, d'être né biculturel, etc., ne sont pas aussi importants que les trois autres facteurs précités : vivre dans deux cultures, s'y adapter et en combiner certains aspects. Il va de soi que le « vrai biculturel », qui fait autant partie d'une culture que de l'autre, est aussi rare que le « vrai bilingue » qui possède une maîtrise parfaite dans l'ensemble des compétences linguistiques des deux langues. La plupart des individus biculturels ont des liens privilégiés avec l'une de leurs cultures (en tout cas dans certains domaines de la vie), mais ceci ne les rend en rien moins biculturels.

Malheureusement, nous ne savons que peu de choses au sujet du comportement de la personne biculturelle, à savoir, quels aspects d'une culture sont adaptables à une situation culturelle spécifique, et quels autres ne le sont pas ; comment les biculturels gèrent leurs deux (ou multiples) cultures ; comment ils passent de l'une à l'autre, etc. Une chose est sûre cependant : comme les bilingues, ils se situent souvent à divers points le long d'un continuum de situations qui imposent des comportements différents. À une extrémité, ils sont dans un mode monoculturel et doivent désactiver au mieux leur autre culture. (La tendance qu'ont les biculturels à synthétiser certains

traits de leurs cultures rend ceci pratiquement impossible, d'où de fréquentes interférences culturelles.) À l'autre extrémité, ils côtoient d'autres personnes biculturelles avec lesquelles ils adoptent une culture de base (choix des comportements, attitudes, croyances, etc. d'une de leurs cultures) et dans laquelle ils incorporent, à leur gré, l'autre culture, sous forme d'alternances et d'emprunts culturels.

Un des aspects du biculturalisme qui s'avère d'une importance primordiale pour les enfants et adolescents biculturels concerne l'acceptation de sa propre identité biculturelle. Pour arriver à dire « je suis biculturel, je suis un membre de la culture A et de la culture B », la personne biculturelle doit souvent passer par une crise d'identité, longue et souvent éprouvante. De leur côté, les membres des deux cultures en question déterminent, de façon indirecte évidemment, si telle personne appartient ou non à leur culture, en tenant compte de facteurs tels que la parenté, la langue, les traits physiques, la nationalité, l'éducation, les attitudes, etc. Cette double catégorisation, par chacun des deux groupes culturels, peut donner lieu à des résultats semblables (on décide que X n'appartient qu'à la culture A ou qu'à la culture B) ou alors à des résultats contradictoires (X est perçu comme un membre de la culture A par les membres de la culture B, et vice versa). Cette catégorisation n'est pas seulement contradictoire, elle est souvent absolue, en ce sens que les communautés n'admettent pas volontiers qu'une personne puisse appartenir à leur culture tout en faisant partie d'une autre. L'attitude la plus répandue consiste à dire : « Vous êtes A » ou « Vous êtes B », mais rarement « Vous êtes A et B ».

Face à cette double catégorisation qui est souvent contradictoire, les personnes biculturelles doivent décider elles-mêmes de leur propre identité culturelle. Pour ce faire, elles tiennent compte de la perception des deux cultures auxquelles elles appartiennent et considèrent aussi d'autres facteurs, tels que leur histoire personnelle, leurs besoins d'identité, leurs connaissances des langues et des cultures concernées, etc. Le résultat de ce long cheminement sera la décision d'appartenir à la culture A uniquement, d'appartenir à la culture B seulement, de n'appartenir ni à la culture A ni à la culture B, ou alors d'appartenir aux deux. La solution optimale pour les biculturels est évidemment d'opter pour la quatrième option, c'est-à-dire d'accepter leur biculturalisme et de décider de faire partie à la fois de la culture A et de la culture B. Malheureusement, de nombreux biculturels choisissent l'une des trois premières alternatives (A,B, ni A ni B) sous l'influence des catégorisations fournies par les groupes culturels auxquels ils appartiennent. Ces solutions sont rarement satisfaisantes puisqu'elles ne reflètent pas la vraie spécificité de la personne biculturelle, et peuvent ultérieurement avoir des conséquences négatives. Ceux qui optent pour la culture A ou pour la

culture B uniquement (en se détournant de leur autre culture) sont souvent insatisfaits de leur choix ; quant à ceux qui rejettent les deux cultures, ils se sentent déracinés, marginaux ou ambivalents. Au fil du temps, et après un cheminement parfois long et ardu, la plupart des personnes biculturelles en viennent à accepter leur biculturalisme. Les plus chanceux s'intègrent dans un nouveau groupe culturel (voir, par exemple, les nombreux groupes hybrides en Amérique du Nord du type Mexicain-Américain, Africain-Américain) tandis que les autres, qui sont des biculturels isolés, arrivent à naviguer avec aisance entre leurs cultures et à l'intérieur de celles-ci.

Le sourd est-il biculturel ?

À la lumière de ce qui vient d'être dit à propos du biculturalisme, on peut se poser deux questions. Premièrement, les sourds sont-ils biculturels, et deuxièmement, si certains le sont, quelles mesures sont prises pour les aider à accepter leur identité biculturelle ? En réponse à la première question, il est probable que de nombreux sourds satisfont aux trois critères cités plus haut : ils participent à la vie de deux ou plusieurs cultures (les membres de leur famille, leurs amis et collègues, etc. sont des membres soit de la communauté des sourds, soit du monde entendant), il s'adaptent, du moins en partie, à ces cultures, et ils combinent et synthétisent certains traits de chacune d'elles. Il est évident que des facteurs tels que l'étendue de la surdité dans la famille, le degré de surdité de la personne, le type d'éducation reçue, etc. peuvent engendrer plus ou moins de contacts avec le monde entendant (ce qui peut avoir pour conséquence un changement de dominance biculturelle), mais il est néanmoins vrai que la plupart des sourds sont aussi bien biculturels que bilingues. (Ceci concerne aussi les enfants entendants de parents sourds et les personnes entendantes qui ont des liens étroits avec la communauté des sourds.) Bien entendu, de nombreux sourds sont des biculturels à dominance sourde, en ce sens qu'ils s'identifient principalement à la communauté des sourds, mais nombre d'entre eux ont aussi des liens étroits avec le monde des entendants, et en sont, de ce fait, membres. Ceci nous amène à la deuxième question posée plus haut : Que faisons-nous pour aider les sourds, et en particulier les enfants et adolescents sourds, à s'accommoder de leur identité biculturelle ? De cette question en découlent d'autres : Quels signaux d'identité les deux cultures envoient-elles ? Sont-ils de nature complémentaire ou contradictoire ? Quelle est la conséquence du choix d'identité opéré par chaque personne sourde ? Sa décision est-elle le reflet de son degré de biculturalisme ? Et est-ce le bon choix pour cette personne ? En tant que chercheur entendant, je ne puis donner de réponses à ces questions, mais je suis d'avis qu'elles méritent d'être prises en compte par les sourds et ceux qui les entourent.

Implications pour une éducation bilingue et biculturelle

Il est important de donner la possibilité aux enfants et adolescents sourds d'apprendre à connaître les cultures auxquelles ils appartiennent (essentiellement la culture des sourds, mais aussi celle des entendants), afin qu'ils puissent participer à la vie de chacune d'elles et s'identifier à elles. C'est le devoir des parents, des membres de la famille, des éducateurs et des membres des cultures concernées de s'assurer que ce processus s'engage le plus tôt et le plus harmonieusement possible.

BIBLIOGRAPHIE

- BATTISON, R. (1978). *Lexical Borrowing in American Sign Language*, Silvers Spring, MD, Linstok Press.
- BAETENS-BEARDMORE, H. (1986). *Bilingualism : Basic Principles*, Clevedon, England, Multilingual Matters.
- BERNSTEIN, M., MAXWELL, M. et K. MATTHEWS (1985). « Biomodal or Bilingual Communication ? », *Sign Language Studies*, 47, 127-140.
- BOUVET, D. (1982). *La parole de l'enfant sourd*, Paris, PUF.
- FRISHBERG, N. (1984). *The Sign Language Continuum as a Dynamic Construct : Evidence from Simultaneous Communication*, manuscrit,
- GROSJEAN, F. (1982). *Life with Two Languages, An Introduction to Bilingualism*, Cambridge, Mass., Harvard University Press,
- GROSJEAN, F. (1984). « Le bilinguisme : vivre avec deux langues », *Travaux neuchâtelois de linguistique (TRANEL)*, 7, 15-41.
- GROSJEAN, F. (1986). « Bilingualism », *Gallaudet Encyclopedia of Deaf People and Deafness*, New York, McGraw-Hill vol. 3.
- HAKUTA, K. (1986). *Mirror of Language : The Debate on Bilingualism*, New York, Basic Books.
- HAUGEN, E. (1969). *The Norwegian language in America : A Study in Bilingual Behavior*, Bloomington, Indiana, University of Indiana Press.
- KANNAPEL, B. (1974). « Bilingualism : A New Direction in the Education of the Deaf », *Deaf American*, juin, 9-15.
- KETRICK, C. et N. HATFIELD (1986). « Bilingualism in a Visuo-Gestural Mode », dans VAID, J. (sous la direction de). *Language Processing in Bilinguals*, Hillsdale, N.J., Lawrence Erlbaum Associates.
- LEE, D. (1983). *Sources and Aspects of Code-Switching in the Singning of a Deaf Adult and her Interlocutors*, thèse de doctorat, Austin, University of Texas.
- LUCAS C. (sous la direction de) (1989). *The Sociolinguistics of the Deaf Community*, New York, Academic Press.

- LUCAS, C. et C. VALLI (1992). *Language Contact in the American Deaf Community*, New York, Academic Press.
- ROMAINE, S. (1989). *Bilingualism*, London, Blackwell.
- STOKE, W. (1969). « Sign Language Diglossia », *Studies in Linguistics*, 21, 27-41.
- VOLTERRA, V. et C. ERTING (sous la direction de) (1990). *From Gesture to language in Hearing and Deaf Children*, Berlin, Springer.